

# DIABOLISATION – SYMBOLISATION

LILIANE DALIGAND\*

## RÉSUMÉ

La culpabilité mêle constamment la faute et sa conséquence : le mal. Faute de l'agresseur qui produit le mal, mais aussi mal ressenti par la victime, mal qui désigne une faute en elle. L'un des obstacles à la compréhension du mal est cette intrication entre culpabilité et souffrance punitive. Il y a une communauté du mal, et le cri de lamentation de la victime vient dire la confusion maléfique entre les êtres. La victime perçoit en elle trois traits révélateurs du mal : le péché, la souffrance et la mort. Le symbolique qui présentifie le Réel devient sans objet. Il n'y a plus que le retour aux signes, à ce qui dédouble, à ce qui diabolise. Traiter une victime, quelle qu'elle soit, est une tentative de renouer le lien de parole, de l'ouvrir à ce qui fait symbole.

## MOTS-CLÉS

diabolisation, symbolisation, mal, péché, souffrance, mort, honte, exclusion.

*SUMMARY: DIABOLIZATION – SYMBOLIZATION*  
Guilt constantly confuses the misdeed and its consequence: the harm done. The aggressor's misdeed producing the harm but also the harm felt by the victim, harm that points to a misdeed of the victim. One of the obstacles to understanding harm is this link between guilt and punitive suffering. The harm is shared and the lamentation of the victim expresses the harmful confusion between people. In himself or herself the victim perceives three characteristics that reveal the harm: the sin, suffering and death. The symbolism that brings the Real to the conscious mind becomes groundless. There is nothing left but to return to symbols, what divides, what demonises. Treating any victim whatsoever is an attempt to re-establish communication, to open up the victim to what is symbolic.

## KEY WORDS

*diabolization, symbolization, harm, sin, suffering, death, shame, exclusion.*

Sandra, 15 ans : *“Le pire cauchemar est arrivé. Je suis toujours très mal, j’ai toujours honte et je me sens toujours très sale, je fais toujours des cauchemars, et toujours peur de sortir toute seule. J’ai l’impression que les gens me regardent d’une autre façon, j’ai l’impression que les gens que je connais m’ont laissé tomber. J’en ai marre, pourquoi moi ! J’ai rien fait pour mériter cette horrible chose. Tout le monde m’a laissé tomber, on dirait que j’ai la peste ou la gale. Je fais toujours mes cauchemars. J’aimerais redevenir la Sandra d’avant. Je me sens toujours très sale et honte, les cauchemars continuent, les flashes, les impressions, on dirait que mes agresseurs m’ont donné une violence, en moi j’ai le mal, je suis agressive. Comme d’habitude je rêve toujours de la mort. Tous nos amis se sont éloignés de nous. On dirait que j’ai la gale. Pourquoi les gens fuient quand ils me voient ? Tout le monde croit que je vais mieux, c’est pas vrai, je me sens très mal à l’intérieur, la blessure n’est pas refermée et ne se refermera jamais. Je me sens complètement dans le noir, je suis tranquille nulle part, je suis en confiance avec personne, j’ai plus de cœur, je n’aime plus personne. Je suis mal. Dans un cauchemar je crie, je hurle, je pleure mais personne entend et comprend ma souffrance. Je rêve encore de la mort. Je hurle, mais personne m’entend. J’ai toujours le mal en moi, mon corps ne m’appartient plus”* <sup>(1)</sup>.

Si Sandra dit à la fois “j’ai toujours le mal en moi” et dans le même temps “mon corps ne m’appartient plus”, c’est

*\*Psychiatre des hôpitaux, Centre hospitalier Lyon Sud, Expert près la cour d’appel de Lyon, Professeur de médecine légale, Université Lyon 1, Institut médico-légal de Lyon, 12, avenue Rockefeller, F-69008 Lyon daligand@sante.univ-lyon1.fr*

que la diabolisation a chassé le symbole de ces lieux charnels. Ce qui s’est infiltré dans son corps, s’est incorporé, c’est la tentation, ce qui fait la pulsion sourde à toute parole. Cet envahissement rend muette la chair incarnée, la chair où se sont inscrits les symboles du langage, ce qui en a fait le lieu d’où ça parle en chacun. Dans une formule raccourcie, on pourrait dire : l’incorporation du mal, de ce qui “diable”, a annulé l’incarnation, ce qui “symbole”. Tout être dans son fonctionnement est dans cette confrontation du diabolique et du symbolique. Quand le mal a le dessus, la chair retourne à son seul lieu de pulsions au détriment de l’inscription de la parole et de la présence à l’Autre. Ainsi, le corps violenté n’a plus d’autre. Ce qui rejoint la formule : la violence, c’est pas d’autre.

## LE MAL

La victime, même enfant, dès qu’elle peut parler, pose le problème du mal. Car seule la victime a quelque liberté, quelques nécessités, pour parler du mal par rapport au violent, cause de son mal. L’agresseur, lui, pourrait ou le dénier ou n’en parler qu’en rapport à sa culpabilité. La culpabilité <sup>(2)</sup> mêle constamment la faute et sa

conséquence : le mal. Faute de l'agresseur qui produit le mal, mais aussi mal ressenti par la victime, mal qui désigne une faute en elle. La victime, pour autant qu'elle puisse parler du mal qui est le sien, fait sourdre en elle la suspicion d'une faute inconnue, dont le mal dont elle souffre serait la punition.

L'un des obstacles à la compréhension du mal est cette intrication avec la culpabilité et la souffrance punitive. C'est ainsi qu'inexplicablement, à l'oreille du tiers écoutant, la victime se trouve coupable. Dans le même axe, l'observateur constate que le choix des agresseurs paraît se porter sur des êtres qui se croient rejetés par la vie ou par les autres, autrement dit ceux qui ont des antécédents décelables, qui ont souffert durant l'enfance (absence de père, abandon, rupture, maladie...), qui ne se croient pas "êtres de désir". Certaines victimes se protègent du désir pour un autre par cette affirmation qu'elles ne peuvent désirer un autre pour qui, de toute façon, elles ne seraient pas désirables. Le pervers va choisir sa victime parmi celles qui, ne pouvant accéder au désir, sont prenables dans la jouissance, dans cette sidération, dans cet au-delà du plaisir, dans ce néant qui nie le désir. Faisant l'expérience de la jouissance destructrice, la victime est confirmée dans sa conviction de n'avoir pas reçu la vie.

## LE MAL TRANSITE

La victime révèle que le mal transite, diffuse : le mal commis par l'un trouve sa réplique dans le mal subi par l'autre. Il y a une communauté du mal et ce n'est que le cri de lamentation de la victime qui vient dire la confusion maléfique entre les êtres et la protestation du passage de l'un à l'autre. C'est un cri qui souvent n'est pas exhalé. C'est l'état premier d'une demande (tout cri n'est révélé à l'enfant comme une demande que par la réponse langagière maternelle qui lui est donnée). Ce cri silencieux est l'écho dans le désert d'un cri qui n'a jamais trouvé sa réponse dans l'humanité, confirmant la victime comme hors la vie. Le passage du mal de l'un à l'autre a un point de rupture, là où la victime se sent objet de la méchanceté de l'agresseur. Cette méchanceté – la pire est le maintien hors parole agresseur/victime – révèle, par exemple, le mensonge sur le don de la vie par ceux-là mêmes qui ont procréé. L'inceste, par un quelconque parent, est mensonge sur l'origine : il n'y a pas de transmission du don de vie. La vie est duperie d'un dieu pervers.

## LE PÉCHÉ, LA SOUFFRANCE ET LA MORT

La victime perçoit en elle trois des traits révélateurs du mal : le péché, la souffrance et la mort. Le péché vient du latin *peccare* : broncher, faire un faux pas. Le faux pas entraîne une sensation de malaise, comme une

douleur à la bonne marche. Dans la marche avec un autre, le faux pas est commun et l'on ne sait qui a entraîné l'autre, la contribution de chacun. En ce cas, la faute n'est pas de l'un à l'autre ou de l'autre à l'un, elle est atteinte à la bonne marche, atteinte au bien. La faute est toujours vis-à-vis d'un tiers, atteinte à ce qui marche bien : l'un et l'autre ont touché au bien. Quand il s'agit d'un couple agresseur/agressé, ce qui cloche est toujours dans l'entre-deux. C'est la règle de la danse démoniaque. D'où vient le faux pas qui a entraîné le déséquilibre du couple ? C'est toujours la représentation d'Adam et Ève au pied de l'arbre de la connaissance. Cette ambiguïté, cette confusion est la manifestation même du mensonge. Le mensonge n'a d'effet que si l'un et l'autre y touchent, celui qui dit et celui qui prête l'oreille. Le mensonge, amenuisement de la vie, fait le vide sur l'origine qu'il nie.

La souffrance est donc pour la victime la conséquence d'une faute inconnue, mais présente. Ainsi, elle dit que le mal est là, en chacun de nous, que nous portons le péché originel. Mais nous ne sommes plus dans le paradis premier, il n'y a plus le Verbe pour taxer et chasser le couple. Le mal, la confusion mensongère n'a plus de parole tierce. Il y faudrait un roi Salomon qui s'exprime dans le tranchant du verbe pour permettre à la parole de jaillir à nouveau en chacun et en particulier à l'intime de celui ou de celle qui se révèle comme l'innocente victime.

La mort qualifie l'action maléfique en chacun. La victime a abordé l'infiltration du mal en elle par la sensation d'envahissement de tout son être par la mort, qui l'avait réduite au silence. Car il ne s'agissait pas de la mort dans son rapport à la vie, mais de la mort comme étrange ennemie de la vie.

## LA HONTE

Toute victime, dans l'exécution de l'acte mauvais, par sa passivité, même involontaire, dans l'accomplissement de l'inexorable destin, se sent complice de cet acte. Elle entre ainsi dans la honte<sup>(3)</sup>. Elle a participé à une action mensongère. C'est le cas tout particulier des victimes d'inceste, où le père fait croire que ses entreprises de jouisseur sont des gestes d'amour. Mais la question de la honte doit recevoir une réponse plus complète, donnée peut-être par la situation de l'inceste. Le père dans son rôle disant la loi fondatrice est "une métaphore" du Père primitif ou originaire. Il ne tient sa capacité que parce qu'il représente ce créateur. Or, le père incestueux prend figure de père hors de tout processus métaphorique. Il est dans le registre de l'idolâtrie, révélée habituellement dans les propos des enfants : "Mon père était tout pour moi. Il était le modèle de tous les pères". Ce jeu en miroir, où le père dit aller au-delà de l'amour pour sa fille jusqu'à l'idolâtrer, est fréquent. "Si je t'idolâtre, moi, ton père, tu dois aussi

m'îdolâtrer". Cette figure paternelle devient celle de l'îdolâtré dont la parole en est chassée. L'exclusion langagière se manifeste par l'immobilisme, la mutité, l'ignorance de l'autre. Il faut rappeler que l'îdole est une figuration immobile de soi-même qui, muette, ne parle que par les mots que l'on met dans sa bouche.

Les rencontres îdolâtres se font sur des déchets de temps, reste laissé par le temps du travail du père, temps volé à la mère. Elles sont accompagnées de cadeaux sans valeur représentative de don et de propos vides. Si ce qui est offert à la consommation de l'enfant est déchet, les conduites alimentaires aberrantes consécutives à ce type d'agression en sont la suite logique.

## AU COMMENCEMENT ÉTAIT LE MAL

Par ce biais du vide originel, que traduit l'annulation de l'insertion dans la génération, s'ouvre la question du mal dès le commencement et de la participation au mal de toute créature. La victime dégénérée, exclue de l'œuvre créatrice, est hors la loi. Car seule la loi qui coupe et dit "tu n'es pas l'Autre, ton Dieu" et, dans le même temps, "tu n'es pas l'autre, tu ne peux te confondre avec ton semblable mais différent" rétablit la radicale altérité entre les êtres par la différence fondatrice à l'origine.

La loi permet de faire coupure entre le bien et le mal, l'intégration et l'exclusion. Cette coupure place la victime également dans cette intersection et lui permet d'entrer dans la dialectique bien/mal. Le mal est un confinement dans l'imaginaire qui enferme et qui réduit à des attitudes répétitives. Le bien confie l'être à la parole et au risque du désir. La loi ne donne pas la vie, mais protège le vivant. C'est en partie pour cette raison que toute élaboration thérapeutique se fonde sur une action légale, juridique. C'est à partir de ces dénonciations du mal, de l'îdole, du mensonge et de la honte que la souffrance, pourtant signe du mal, sera le moteur d'un dépouillement, d'une perte des images aux multiples facettes qui ont pris dans leur réseau toute la personne de la victime à un moment donné. Pendant le temps répétitif de l'agression ou lors de l'événement unique traumatique s'est élaboré un filet imaginaire où l'autre est remplacé par sa figuration, la vérité par le mensonge, la vie par la mort.

## L'EXCLUSION

Sylvie le dit ainsi : "*J'ai la sensation de ne pas être comme les autres, d'être exclue, mais pas par les autres : ça vient de moi. Quand je m'exclus, je suis ailleurs, je ne suis pas sur terre, il n'y a rien, je suis nulle part. Je n'arrête pas de penser : mon cerveau a peut-être besoin de repos. Quand je suis avec les autres, je*

*ne participe pas, j'ai la sensation d'une vie morte. Je ne peux pas me défaire de la culpabilité, j'ai honte de m'être laissée faire, d'être restée passive. J'ai peur de tout. Mon esprit ne s'accroche pas aux choses de la vie. Je veux sortir du vase clos familial, où je suis enfermée depuis des mois"* (1).

L'exclusion est l'enfer laissé à celui qui est sous la marque du mal. Être exclu suppose que tout être a une place dont il a été chassé et qu'il ne peut retrouver. Le processus d'humanisation d'un enfant vise en effet à lui donner la place qui lui est propre dans la génération et la parenté, être un parmi d'autres. L'être touché, dans l'impossibilité de se dire, dans la sidération traumatique parfois, voit se dissoudre sa capacité de parler et s'évanouir sa place : "*Quand je m'exclus, je suis ailleurs, je ne suis pas sur terre, il n'y a rien, je suis nulle part*". Il est exclu de la parole parce qu'un élément du Réel, par exemple le sexe, s'évanouit dans la confusion, parce que le mensonge s'impose en place de la vérité, parce que la mort occulte la vie.

"*J'ai la sensation [...] d'être exclue, mais pas par les autres : ça vient de moi*". Toute victime est victime de ce processus d'exclusion opéré au sein même de sa personne. L'exclusion première n'est pas le fait d'autrui, même si l'autre participe à l'agression, même s'il est l'agent de la violence. L'effectivité de l'exclusion, son maintien plus ou moins long après les sévices, tient à la capacité de l'être, au moment de l'agression, à se tenir lui-même dans ce qu'il est.

Avant toute exclusion sociale, la victime est d'abord énucléée d'elle-même. La femme violée est annulée dans son sexe, infiltrée par la mort et sous le poids du mensonge. Elle est coupée des éléments du Réel. Sans référence, plus rien ne la représente, y compris dans l'Imaginaire. Elle n'a plus d'autre à qui adresser sa parole, car le Réel c'est l'Autre : "*j'ai la sensation d'une vie morte*". L'exclusion va se dire sous la forme de la culpabilité et de la honte. La perte du désir, de ce qui tracte tout être vers le point d'origine de son humanité, place la victime dans un manque dont elle se sent coupable. La culpabilité a toujours à voir avec l'origine. La victime a honte car elle est dans une position d'infériorité, voire de non-communauté, avec les autres, qui, croit-elle, ont gardé leur pleine capacité d'être de parole. D'où ce constat que dresse la victime : "*Quand je suis avec les autres, je ne participe pas*", conséquence de cette exclusion intrapersonnelle. Si l'agression porte la marque de l'inceste, le désir s'effondre, la parole ne peut être, et seule la faute représente la victime.

Résumer ce regard psychanalytique sur l'exclusion consiste à dire que, traumatisé dans son rapport au Réel, tout être ne parle plus. La parole, le Symbolique qui présentifie le Réel, devient sans objet. Il n'y a plus d'accès à ce qui fait symbole. Il n'y a plus que dilacération, retour aux seuls signes, à ce qui dédouble, à ce qui diabolise.

La victime exclue de sa parole a pour seul refuge l'Imaginaire, lui aussi amoindri et flottant par cette coupure avec le Réel : "Mon esprit ne s'accroche pas aux choses de la vie". L'exclusion impose un enfouissement dans un monde imaginaire désormais sans lien avec le monde extérieur. Cet ensemble tourne sur lui-même dans des répétitions sans fin, monde circulaire fermé à celui des autres : "je veux sortir du vase clos familial, où je suis enfermée depuis des mois". Cet imaginaire, replié sur lui-même dans son totalitarisme obligé, maintient l'exclusion. La victime réduit son corps à une tête dans laquelle tournent sans fin les leures successifs des images : "Je n'arrête pas de penser : mon cerveau a peut-être besoin de repos". L'être est reclus dans sa tête. L'exclusion s'accompagne toujours d'une réclusion dans la prison mouvante des images cérébrales et des pensées.

Recevoir en urgence une victime, quelle qu'elle soit, demande à commencer à renouer le lien de parole, à l'ouvrir à ce qui fait symbole. La soigner, c'est la reconnaître dans la place qui est sienne et dont elle signifie la perte. La culpabilité et la honte, qu'elle offre malgré elle à son interlocuteur, constituent toujours des ouvertures possibles au langage.

Sortir de l'exclusion, c'est renouer avec le langage possiblement véhicule de parole, se soumettre aux dures exigences du Réel et replacer l'Imaginaire dans ses rapports avec les deux autres ordres. Il n'y a pas de thérapie sans cet effort de sortie de l'exclusion personnelle.

## LA THÉRAPIE

La victime doit trouver un témoin avec lequel parler. Il n'y a pas de justice sans témoin. Avec cet autre de la parole, elle fera l'expérience que la parole n'est pas un poison, un agent de mort, mais dans sa rigueur ce qui fait vie. Un témoin n'est ni un censeur ni un défenseur. Il accepte la honte, la culpabilité, la présence du mal chez les victimes. Il reconnaît pour lui aussi ses points de perversion et la mise en question de la vérité qui parle. La non-acceptation de cette humble communion dans la faute, la souffrance, la honte, est souvent cause de ratages des actions des associations d'aide aux victimes. Le mal révélé par la victime concerne notre humanité.

La souffrance des victimes a de multiples expressions. Les victimes sont souvent pantelantes parce qu'elles ont mal, non pas simplement au lieu charnel de l'agression, mais un peu partout dans leur organisme. Leur inhibition révèle qu'elles sont dans le malheur dépressif. Les douleurs charnelles montrent que le séisme qui les a atteintes a secoué une chair dépossédée temporairement du ciment des mots, une chair qui a perdu sa qualité de corps parlant. C'est le fondement de la symptomatologie, longtemps appelée psychosomatique.

Il n'y a pas de langage sans corps, et l'agression peut mettre en évidence la non-incarnation du langage. La douleur dite psychique se manifeste souvent par une pensée qui tourne sur elle-même, traduisant la ruine de la parole. La pensée est le langage imaginé sans destinataire, qui nous emplit de cette conviction cartésienne : "puisque je pense, je suis". Cette pensée qui tourne dans le vide laissé par le langage figure le désespoir. Elle s'accompagne fréquemment d'une désespérance dans les autres ; la vie n'a plus d'issue.

Cindy, 17 ans, l'écrit ainsi dans son journal : "Ma vie, la façon dont je perçois les choses, mes rapports avec mes parents ont totalement changé. Tant de sentiments sont nés en moi et que je n'arrive pas à accepter, c'est pourquoi j'ai tant de mal à les extérioriser. J'en ai tellement honte. J'ignore si j'ai honte de moi ou si c'est des sentiments, des questions que je me pose, que j'ai honte. Ce que je ressens à ce moment : la haine, la honte, mais surtout la lassitude. J'ai bien réfléchi. Je ne peux plus continuer, je ne veux plus aller au tribunal, je ne veux plus vivre cet enfer que l'on appelle la justice. Oui, cette justice qui ne discerne pas le vrai du faux. J'ai encore pensé, pensé toujours pensé, j'en ai marre de ce mot qui est toujours présent chaque jour de ma vie. Je réfléchissais, je cherchais les détails. Au tribunal, on me demandait des détails, des choses dont je ne me souviens plus. Mais plus je cherche, moins je comprends, moins je trouve : tout devient de plus en plus confus. Je n'arrive pas à répondre à toutes les questions qui me torturent. J'ai l'impression d'être prisonnière. De quoi ? Prisonnière de sentiments. Je n'arrive pas à contrôler mes idées, mes états d'humeur, ni non plus ces maux de tête si douloureux qui me font si mal. Je veux trouver quelqu'un qui puisse m'aider à comprendre. Je déteste ma vie, qui n'est pour l'instant que gâchis, angoisse et désespoir. Je ne veux pas vivre ça toute ma vie. Je veux vivre librement sans crainte et avec joie. Ça fait deux ans que je vis ainsi, j'ai l'impression de ne pas grandir, d'évoluer, comme les autres filles de mon âge. Je ne supporte plus ce poids qui m'enveloppe continuellement. J'ai peur de mon avenir. Je ne veux pas subir toute ma vie cette horreur, ce drame qu'il m'a imposé. Ma vie ne sera-t-elle qu'un gâchis continu ? Ne suis-je pas une joie de la fatalité ? Cette question reste toujours en suspens dans mon esprit. Je vis dans la crainte continuellement. J'ai peur, oui, j'ai peur de bâtir toute ma vie de cet accident. Oui, cet homme, je le hais, il m'a fait souffrir à l'époque. Je ne peux pas et plus supporter de vivre ainsi dans la crainte des autres et dans l'angoisse et la haine. Je vous en prie, aidez-moi à trouver le chemin de la tranquillité". ■

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- 1 - DALIGAND L. L'enfant et le diable, accueillir et soigner les victimes de violence. Paris : L'Archipel, 2004.
- 2 - DALIGAND L. Culpabilité et traumatisme. *Revue francophone du Stress et du Trauma* 2001 ; 1 (2) : 99-101.
- 3 - DALIGAND L. La honte et le trauma. *Revue francophone du Stress et du Trauma* 2006 ; 6 (3) : 151-153.